XIX ANNEE N 6351 — LUNDI 23 MARS 1908

LA CROIX DE ROUBAIX-TOURCOING

PARIS, VIIIe
5, rue Bayard, 5,
Téléphone : 514,36 — 524,45

84, Grande-Rue, 84

85, Rue des Ursulines, 85

LILLE
15, rue d'Angleterre, 15,
Téléphone : 672

ADVENIAT REGNUM TUUM

Nous vous reconnaissons comme notre Souverain Seigneur et Maître et comme Chef suprême de la Patrie Française.

Que ce soit le dernier...!

Une vérandah, sur la table des cartons ouverts, du papier d'emballage, des ficelles, au dos des chaises des pardessus, des jupes, des corsages sur les sièges, des chapeaux, des gants... Au milieu de ce beau désordre, Mme Thérèse Ducreux, en peignoir mauve, les yeux brillants de joie. La porte s'ouvre, Mme Maurog entre délibérément, c'est une grande femme à l'air intelligent et énergique.

— Boujour, Thérèse ! Tiens, c'est déjà la braderie chez toi.

— Marie-Louise ! Tu m'as fait peur. Je te conseille d'appeler braderie un arrivage de Paris.

— Les « hautes nouveautés de la saison » comme disent les catalogues. Que tu es belle !

THÉRÈSE *rayonnante*. — Dis ? Quel peignoir copur chic, je l'ai passé tout de suite — *elle rit* — sur ma robe.

— Tu ne m'avais pas parlé de cette commande, petite cachottière.

— Parbleu ! Tu es devenue tellement « sociale » que tu aurais été capable de m'empêcher de la faire. — *Elle passe en revue les effets avec une joie enfantine* — Et, tu as beau dire, grand Lou, il n'y a rien de tel que Paris.

— Mais non, mais non.

— Regarde ces amours de blouses « plis main » et ces canottiers ! C'est Tonton qui sera gentil là-dessous : 1,45 ; bien porté, ça fait tout plein d'effet ; voilà pour Zézette, 4,95. Devine donc le prix de ces petits manteaux d'enfants ?

MARIE-LOUISE, *moqueuse*. — Quatre-vingt-quinze centimes ?

THÉRÈSE, *dépitée*. — Que tu es vilaine, devine sérieusement. — *N'entendant rien venir* — 6,90, Madame. Ça t'en coupe un bout, comme dirait mon mari. — *Elle va vers un fauteuil*. — Et ce costume tailleur, pour ma grande Jeannette ? 16,90. Regarde ce col...

MARIE-LOUISE, *s'asseyant*. — Je ne regarde rien du tout.

— Voilà les amies, au lieu de se réjouir de vos bonnes occasions elles prennent leur air pointu des mauvais jours.

— Que veux-tu petite, je ne puis m'empêcher de penser aux ouvrières qui ont confectionné ces jolies choses, à leurs salaires de misère : parfois 1,20 par jour. Tu as lu Pierre-l'Ermite l'autre dimanche ?

THÉRÈSE, *frissonnante sous la douche et se débattant*. — Si Pierre-l'Ermite avait mes quatre enfants, il serait bien content d'acheter bon marché... D'ailleurs, si je payais plus cher, qui me dit que ce ne serait pas l'employeur, plutôt que l'ouvrière, qui profiterait de la différence ?

— Il y a moyen de se renseigner. J'ai pris la résolution...

— Oh ! Toi, tu roules sur l'or !

— J'ai huit enfants pour faire compensation. — *Un peu grave*. — Ma petite Thérèse, il y a un moyen de ne pas augmenter ses dépenses, tout en payant plus cher, c'est acheter moins.

THÉRÈSE, *ironique*. — Je ne vois pas ce que les travailleurs y gagnent.

— Tu vas voir. Achète d'abord de bonnes étoffes pour encourager les fabricants honnêtes qui font solide.

— Soit.

— Tu m'honores. Ensuite paie par exemple 25 francs de façon pour chacune de tes robes, cela vaudra mieux que de t'en acheter deux ou trois fois plus toutes faites qui auront été comptées à l'ouvrière 4 ou 5 fr. Vois-tu ce que les travailleurs y gagnent ?

— Oui, mais comme je ne commande pas simplement des robes pour le plaisir d'en payer la façon, mais un peu aussi pour en avoir un certain nombre à ma disposition, je vois aussi clairement ce que je perds.

— Ce n'est qu'apparent. Veux-tu que je te dise la résolution que j'ai prise ?...

— Encore !

— Dame ! Tu me l'as renfoncée dans la gorge tantôt, impertinente.

THÉRÈSE, *résignée*. — Va ! sors-là !

— J'ai pris la résolution de n'acheter pour ma toilette et celle des miens que ce qui est utile et je m'en applaudis. Rien n'est plus funeste pour l'éducation des enfants que de voir la profusion autour d'eux. Il faut revenir à la simplicité qui convient à des chrétiennes.

THÉRÈSE, *avec le geste d'un policeman qui arrête une file de voitures*. — Ecoute, grand Lou, ce n'est pas toujours aux mêmes à faire les sacrifices ; nous autres femmes pieuses, nous étions déjà accablées d'œuvres de charité, il faut à présent qu'on nous jette sur les bras des œuvres sociales.

— C'est la meilleure forme de la charité. L'aumône n'est qu'un onguent mis sur une plaie, il faut guérir tout le corps social qui est malade.

— Chaque fois qu'on fonde quelque chose de nouveau, c'est toujours ce qu'il y a de meilleur. Franchement tes « travailleurs » ne sont pas aussi intéressants que tu le dis, ils sont les premiers à lasser les bonnes volontés.

Elle se lève d'un bond et va chercher un corsage qui ornait une patère.

— Vois-tu cette blouse « broderies à la main », garnie de Valenciennes, plus ou moins authentiques, je la paie 6 fr. 50. Que j'essaie de m'en faire faire une pareille à façon tu verras combien on me demandera.

Très sincèrement Marie-Louise avouant. — Plus que le prix de ton corsage tout fait, je le sais bien ; j'ai payé 12 francs de façon pour une blouse à plis très simple.

— Ah !...

— Je te répète que je sais tout ça. Mon mari qui est « un social » aussi, fait travailler un petit tailleur des environs. Ce bonhomme-là demande [illegible] francs de façon pour un complet jaquette ; le même qu'il exécute pour les grands magasins à raison de dix ou douze francs, peut-être moins.

— Tu trouves qu'il faut encourager les gens à se rattraper sur nous de ce qu'ils se laissent exploiter par les entrepreneurs

— C'est très maladroit de leur part de faire une aussi grande différence dans leurs prix, mais présicément en entrant en contact avec eux, nous arriverions à leur faire comprendre où serait leur véritable intérêt.

THÉRÈSE *éclatant de rire*. — Tu me sembles absolument mûre pour faire des conférences. En attendant, donne-moi une consultation particulière. Comment me trouves-tu sous ce chapeau ?

— Je te trouve peu sérieuse.

THÉRÈSE, *posant le chapeau sur la table*. — Je vais être très sérieuse et me révolter contre ta tyrannie. Tu te souviens m'avoir endoctrinée pour me faire payer tous mes achats comptant ?

— Tu as cessé, misérable ?

— [illegible] ! Les fournisseurs se plaignent toujours de n'être pas payés ? Eh bien, il faut les harceler pour avoir une note. Ce que j'avais l'air stupide. L'un d'eux m'a dit une fois : Nous ne sommes pas de ces petites maisons qui ont besoin d'argent !

MARIE-LOUISE, *sceptique*. — Au fond il était peut-être enchanté.

— Mais moins enchantés étaient mes domestiques. Quand ceux des voisins, au bout de l'année, vont payer de grosses notes on leur donne des étrennes. Et moi qui n'ai pas gardé douze mois durant l'argent des commerçants dans ma poche, on ne me donne pas un radis pour mes gens. Tu trouves ça moral ?

— C'est absurde. Mais on avait inventé des timbres d'escompte qui remédiaient à cela.

— Et on a fait des campagnes là contre ; c'est à qui n'en donnera pas. Sais-tu ce que ma belle-sœur prétend ? Elle dit que les commerçants préfèrent qu'on ne les paie pas tout de suite pour pouvoir marquer au bout de l'année avec une fourchette.

— C'est très mal de dire ça.

THÉRÈSE, *se croisant les bras*. — Alors, pourquoi ?

— Quand chacun pourra dire le pourquoi de ce qu'il fait, la face de la terre sera changée.

Les deux amies restent un instant songeuses. Marie-Louise reprenant enfin. — Je ne te dis pas que l'éducation des commerçants et des travailleurs n'est pas à faire, mais ça ne nous dispense pas de nos devoirs envers eux.

— Grand Lou, je crois que tu fais un métier de dupe. L'état social actuel repose sur la lutte pour la vie. Tu n'y changeras rien. « Struggle for life ! » C'est d'importation britannique, et tu sais, ma chère, que devant la supériorité des Anglo-Saxons, il est très snob de s'incliner.

— Je suis latine et catholique ; je veux l'aide mutuelle des classes.

— Que le peuple commence, il nous envie et nous hait.

MARIE-LOUISE, *gravement*. — Non. C'est à nous de commencer, parce que nous sommes l'aristocratie. Sais-tu ce que cela veut dire étymologiquement ?

— Oh ! « pour l'amour du grec », je n'ai jamais eu envie d'embrasser personne.

— En grec, précisément, aristos veut dire excellent, meilleur.

THÉRÈSE, *moqueuse*. — On ne s'en douterait pas toujours.

— Peu importe. Soyons, nous au moins, dignes du rang ou Dieu nous a placées ; restons une aristocratie ; ne nous contentons pas d'être de ces riches insouciants des responsabilités de la fortune, sur lesquels pèsent les anathèmes évangéliques.

THÉRÈSE, *à moitié vaincue*. — Si tu crois que c'est commode de montrer toujours l'exemple.

MARIE-LOUISE, *souriante*. — Je n'ai pas dit que c'est commode, j'ai dit que c'est notre devoir. — Ma petite Thérèse !

— Ne me regarde pas avec cet air là, c'était celui que tu employais au pensionnat pour me faire être bien sage... et je ne résistais jamais, Lou.

— Tu ne vas pas plus résister aujourd'hui. Donc, ma petite Thérèse il y a une conférence ce soir, on y expliquera « La Ligue Sociale d'Acheteurs », tu vas y aller.

— Aïe ! Mais tu me l'as faite à domicile ma conférence.

— La mienne n'avait ni queue, ni tête ; celle de tantôt enlèvera ton adhésion et bien d'autres... C'est entendu ?

— Loulou, tu es un tyran.

— C'est entendu ? Dis oui et je te dirai quelque chose d'intéressant.

THÉRÈSE, *affriolée*. — Oui, j'irai.

MARIE-LOUISE. — Eh bien ! tu es ravissante avec ton petit chapeau de Paris, mets-le ce soir ; seulement que ce soit le dernier qui vienne de là !

JEHAN D'ESTREELLES.

Votre maison sera prospère tant qu'elle sera connue du grand public.

La CROIX DU NORD pénètre partout

Reproduction interdite.

Bureau des annonces de la « Croix du Nord », 1, Rue des Sept-Agaches (Grand'-Place), Lille.

ÉCHOS

COMPAGNIE DU NORD

On annonce que le service des trains, au 1er mai, sera non seulement modifié, mais amélioré.

Un nouveau service rapide Paris-Lille sera créé.

Ce rapide quittera Tourcoing à 4 heures soir, Lille à 4 h. 40, et sera à Paris à 7 h. 20 du soir ; il sera directe d'Arras à Paris.

Un nouvel express circulera aller et retour entre Arras et Lille les mercredis, samedis et veilles de fêtes. Il quittera Lille à 5 h. 20 soir pour être à Arras à 6 h. 11 soir ; il partira d'Arras le matin à 8 h. 30 et sera à Lille à 9 h. 20 matin.

Le train « Dijonnais » reprendra la voie d'Aubigny-au-Bac et desservira Cambrai-Ville, comme par le passé. Les trains Lille-Reims, numéros 2830-2831, passeront également par la voie d'Aubigny-au-Bac et desserviront donc également la gare de Cambrai-Ville.

Le train no 2831, qui passera à Cambrai-Ville à 9 h. 35 matin, aura sa marche accélérée jusque Lille, où il arrivera quelques minutes plus tôt.

LA CRITIQUE LAIQUE ET LE RESPECT DE LA VÉRITÉ LITTÉRAIRE

On sait l'ardeur avec laquelle nos modernes critiques prônent leur méthode d'exactitude absolue, leur respect de la vérité littéraire et des textes.

Nous avons recueilli déjà des exemples nombreux de textes audacieusement tronqués, dans lesquels nos éditeurs contemporains, pour laïciser l'auteur et ses idées, se permettent des suppressions pures et simples ou introduisent d'audacieuses interpolations.

Passant hier chez un de nos libraires, j'avisai un volume intitulé : « Morceaux choisis de Victor Hugo : prose et poésie, à l'usage des enfants », in-18, Paris, Delagrave, 4e édition. A la page 53, on lit ces vers connus :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie (2).

Pour le cas où le lecteur enfant s'imaginerait qu'on doit invoquer Dieu pour les victimes du devoir patriotique, on leur suggère, en note, cette définition assez nouvelle et parfaitement laïque de la prière :

« (2) Ici prier veut dire se livrer à une grave méditation, en élevant sa pensée vers les morts glorieux, dont l'exemple est un enseignement pour nous. »

C'est à ces procédés odieux qu'en vient le souci fanatique de l'anticléricalisme. Ah ! si les catholiques prenaient jamais de telles licences vis-à-vis des textes, quel tapage mèneraient toutes les voix du Capitole laïque !

CE QUE FOURNIT UNE TONNE DE HOUILLE A GAZ

On dit souvent que l'une des caractéristiques de la fabrication du gaz d'éclairage, c'est la variété de ses sous-produits, c'est-à-dire des produits chimiques accessoires auxquels donne lieu la production principale.

Cela est la vérité même : quelques chiffres permettront de s'en rendre compte. En distillant une tonne de houille à gaz, soit 1.000 kilogrammes, on obtient tout d'abord environ 230 mètres cubes de gaz et 681 kilogrammes de coke. L'épuration fournit 90 litres d'eau ammoniacale qui se transforme en sulfate d'ammoniaque destiné comme engrais à l'agriculture, et 90 kilogrammes de goudron de houille.

Ce précieux goudron renferme toutes sortes de produits. En le soumettant à la distillation fractionnée, on en tire : 32 kilogrammes de brai, 8 kilogrammes de créosote, 6 kilogrammes d'huiles lourdes, 4 kilogrammes de naphte jaune, 3 kilogrammes de napthaline, 2 kilogrammes de naphtol, 1 kilogramme de naphte, 1 kilogramme d'alizarine, 700 grammes de phénol 500 grammes d'aurine, 500 grammes d'aniline, 350 grammes de toluidine, 200 grammes d'anthracène, et 400 grammes de toluène.

Dans la tonne de houille il y a la plus remarquable « leçon de choses » en chimie que l'on puisse imaginer.

LES DÉBITS DE BOISSONS EN BELGIQUE

On sait que la loi de 1889 établissait une taxe annuelle.

Le projet que M. Smet de Naeyer a déposé dans la suite et dont le Parlement est aujourd'hui saisi, y ajoutait une taxe d'ouverture. Le projet de M. Liebaert, ministre des finances, maintient cette taxe d'ouverture, qui frappera tous les nouveaux débits, aussi bien d'alcool que de bière, et qui aura pour conséquence d'empêcher leur multiplication.

Le projet instituerait trois catégories de cabaretiers d'après la population.

La taxe serait élevée pour les débits des communes très importantes et réduite dans la proportion de 15 0/0 pour les débits de petites catégories. Ceux qui paient actuellement 60 francs ne paieront plus que 45 francs.

Ceux qui s'engageront à ne pas vendre d'alcool et à se soumettre à des visites domiciliaires seraient exempts de taxe.

Cette exemption, toutefois, ne produirait d'effet que dans deux ou trois ans. Pendant ces deux ou trois premières années, tous les débits indistinctement seront frappés d'une taxe destinée à constituer un fonds de garantie.

Le projet prévoit de nouvelles sanctions. Actuellement, les contrevenants sont frappés soit d'amende, soit de prison. M. Liebaert propose d'ajouter des mesures plus pratiques, qui consisteraient :

1° Dans la confiscation des marchandises des cabaretiers malhonnêtes ;

2° Dans la fermeture temporaire ou définitive des débits.

UNE MINE

Le troisième numéro de la Revue *Les Questions Ecclésiastiques* est une véritable mine où l'on trouve, à côté de l'or pur de la doctrine exposée dans les articles de M. Thamiry : *Science et Foi* ; de M. G. Cussac : *A propos du Kulturkampf allemand* ; de H. Quilliet : *L'évolution vitale et le dogme* ; une foule de renseignements précieux sur les Livres et les Revues. Cette dernière rubrique, très développée, donnera aux lecteurs des *Questions Ecclésiastiques*, la moëlle substantielle d'une dizaine de revues.

Le numéro se termine par une consultation liturgique de M. O. Machez.

L'abonnement : 12 francs par an ; 13 fr. 50 pour l'étranger; le numéro, 1 fr. 25. S'adresser à l'Administrateur des *Questions Ecclésiastiques*, 15, rue d'Angleterre, à Lille.

LILLE

Fête des Noëllistes de Lille

Hier, dimanche, les Noëllistes de Lille se réunissaient pour leur fête annuelle.

On ne peut rêver fête plus charmante. Le matin, les Noëllistes étaient très nombreux dans la basilique de Notre-Dame de la Treille, pour assister à une messe célébrée à leur intention par M. l'abbé Lefebvre, de la « Croix du Nord ».

Pendant la messe, le chœur des Noëllistes se fit entendre. Les chants, accompagnés par Mme L..., furent très religieusement rendus.

Après la messe, M. l'abbé Nouvelet adressa à l'assistance une allocution où son cœur débordait de joie en constatant les progrès providentiels de l'Œuvre. Il félicita les Noëllistes d'avoir commencé leur journée en se mettant sous la protection de Notre-Dame de la Treille.

***

Le soir, à trois heures, la coquette Salle Ozanam était archi bondée pour une matinée dont on disait merveille à l'avance.

Et ce fut vraiment une merveille. Toutes les parties du programme furent rendues dans la perfection.

Les jeunes maîtrisiens de Notre-Dame de la Treille se firent entendre dans le chant si ravissant des Noëllistes.

Quelques morceaux de piano à huit mains furent brillamment enlevés par de véritables artistes.

Puis une charmante comédie provoqua les rires de toute l'assistance et les applaudissements répétés furent adressés aux interprétatrices, qui jouaient avec un naturel parfait.

Un jeune Noëlliste, M. T..., accompagné par sa sœur, Mlle G. T..., chanta délicieusement l' « Angelus du soir ».

MM. C. et G. B... parodièrent avec une aisance admirée la fable « Le Loup et l'Agneau ».

Mlle J. G... s'est révélée artiste émérite en déclamant d'une façon charmante et très imitatrice « Les Escargots ».

Que dire de l'opérette qui faisait le clou dramatique de la séance ? Ce fut tout simplement admirable comme mise en scène et interprétation. Ajouter que ce sont les élèves de l'Institution Blanche de Castille qui remplirent cette partie du programme, c'est dire que ce fut impeccable.

Un jeune Noëlliste, M. E..., adressa les remerciements des Noëllistes de Lille à M. l'abbé Nouvelet pour tout l'intérêt qu'il leur porte et son dévouement au « Noël », toujours si impatiemment attendu.

***

Dans une charmante causerie M. l'abbé Nouvelet rappela la fondation des Noëllistes de Lille, leurs débuts modestes. Ils étaient 30 à 40 il y a cinq ans. Ils sont tellement nombreux que la Salle Ozanam peut à peine les contenir actuellement.

Les Noëllistes sont en progrès partout, du reste, et grâce à leur propagande, le « Noël » a pénétré depuis un an dans 3000 nouvelles familles.

Il fit ressortir ce qu'est le mouvement Noëlliste. C'est un mouvement de jeunesse qui se caractérise par un esprit religieux, fraternel et par l'apostolat. Nos Seigneurs les Evêques de France et même de l'étranger, l'admirent et ne lui ménagent pas leurs bénédictions et leurs encouragements par des lettres touchantes que le « Noël » reproduit à chacun de ses numéros. Le « Noël » en a encore pour au moins six mois de publication de ces lettres.

M. l'abbé Nouvelet cite principalement les encouragements de quelques-uns de nos Evêques et leurs appréciations flatteuses. Il rappelle que le 23 avril prochain aura lieu à Paris une réunion des Noëllistes à Notre-Dame, en l'honneur du jubilé de Sa Sainteté Pie X que l'assemblée acclame.

Cette réunion sera présidée par Monseigneur l'Archevêque de Paris.

De tous les points de la France, les Noëllistes s'uniront à cette cérémonie. Un de nos Evêques a promis de présider lui-même une fête Noëlliste en l'honneur du Jubilé sacerdotal du Pape et l'annoncera à son diocèse par une lettre pastorale.

Les Noëllistes peuvent être heureux de ces hautes marques d'encouragement, car ils le méritent par le bien qu'ils font autour d'eux, s'occupant de catéchismes, de patronages, travaillant pour les pauvres, se faisant, comme le dit le secrétaire du Comité de Lille, les auxiliaires de ceux qui consacrent leur vie au salut des âmes.

Il termine en remerciant M. le chanoine Descamps et les ecclésiastiques de la marque de sympathie que leur présence témoigne au « Noël » et il donne rendez-vous à l'année prochaine.

Cette causerie fut chaleureusement applaudie et chacun s'en fût au buffet merveilleusement organisé par Mme L..., aidée par de charmantes vendeuses qui durent faire une ample moisson.

Tout était si bien offert ! Grâce à la générosité de Mme P.-G., les friandises de toutes sortes pouvaient s'emporter dans des petits cartons d'un goût parfait, enrubannés aux couleurs du « Noël ». Merci à la généreuse donatrice et si elle le veut bien... à l'année prochaine !

Cette fête laissera un impérissable souvenir et tous ceux qui y ont assisté n'auront pas assez d'éloges pour Mlles W..., la présidente dévouée du Comité de Lille, et L..., la vice-présidente, son auxiliaire non moins dévouée, qui ont conçu et organisé cette magnifique réunion.

PARIS-MÉNAGE Pour le linge et les laines Victor VAISSIER

Société de Géographie. — Nombreux auditoire, dimanche, à la Société de Géographie, pour entendre M. l'abbé Maurice David, professeur de rhétorique à l'Institution Saint-Jean, de Douai. Le distingué conférencier parlait cette fois du Danube et des Portes de Fer ; comme chaque année, il a su intéresser par une documentation précise et fournie, il a su charmer par des détails savoureux ou des réflexions pleines d'humour.

Vous êtes-vous parfois promené sur un mur mitoyen ? demandait-il en débutant. — Non, sans doute, et cependant, cette escapade ne manquerait pas de charmes, puisqu'elle permettrait d'explorer le terrain à droite comme à gauche. C'est un peu le rôle de la promenade qu'il nous a fait faire sur le Danube, tantôt jetant un regard à gauche, sur la Hongrie, tantôt prenant à droite des aperçus de la Serbie, nous conduisant enfin à travers les gorges sauvages des Portes de Fer jusqu'aux premiers contreforts de la Roumanie.

Nous ne suivrons pas le conférencier dans toutes les étapes de cet intéressant voyage, qu'illustraient de nombreux clichés personnels. Nous avons surtout apprécié les à-côté fort originaux qu'il nous a prodigués en toute occasion. On sent que les paysages et les sites pittoresques ne sont pas seuls à l'absorber ; il excursionne avec l'esprit ouvert, l'intelligence toujours en éveil, curieux des moindres détails, des plus futiles en apparence. Aussi sa causerie fourmille d'observations intéressantes, qu'il ne fait que signaler d'un mot souvent incisif, toujours profond, sur les mœurs, sur les costumes, sur les habitations, sur les fêtes locales, etc.

Il a terminé sa conférence par des aperçus fort remarquables sur l'expédition de Trajan chez les Daces ; les sculptures de la colonne trajane lui ont permis de suivre pas à pas les exploits de l'empereur et nous ont fait assister à son triomphe final. Cette reconstitution archéologique,

FEUILLETON No 4

Honneur pour Honneur

par Mario STÉPHANE

Il ne lui était plus possible de se leurrer d'espoir en se remémorant le sourire de cette femme au moment où il franchit le seuil de son appartement. Un profond découragement s'emparait de lui. A quoi bon vivre, lutter encore ?... Partout sans doute il recevra le même accueil ! Toujours désormais il rencontrera la même méfiance, car le monde est dur et souvent injuste pour le pauvre. Il s'incline et rampe souvent bien bas devant l'homme taré, quand celui-ci se présente entouré du prestige du pouvoir ou de la fortune, mais toujours il se détourne avec dédain de l'honnêteté aux prises avec la misère. Pierre venait d'en faire la dure expérience.

Tous les rêves de bien-être, échafaudés depuis la veille au soir sur le gain de ce travail qui lui échappait, s'effondraient soudain, le laissant en face de la réalité douloureuse.

Une pluie fine et glacée tombait avec persistance, traversant son vêtement de drap sans chaleur, insuffisant à le protéger contre le froid humide de cette journée, mais il ne la sentait pas. Des pensées confuses s'agitaient en lui et martelaient son cerveau affaibli par les inquiétudes et les privations subies depuis de longs mois.

Et sous l'influence de la fièvre, le malheureux père de famille marchait, marchait toujours, allant droit devant lui, sans plus avoir conscience du chemin qu'il parcourait que des gens indifférents qu'il coudoyait sans les voir.

Longeant la Seine, il regardait machinalement le fleuve qui, sous le ciel gris, prenait un ton d'un vert glauque et triste ; toute la flottille parisienne, bateaux-mouches, hirondelles et chalands, glissaient à la surface de l'eau en traçant un sillon aussitôt effacé. Tout à coup, pris de vertige, Pierre dut s'arrêter, ses jambes se dérobaient sous lui, il lui fallut s'appuyer fortement pour ne pas tomber. Le corps inerte, le visage hâve, les prunelles dilatées par la désespérance qui s'emparait de lui, il ne raisonnait plus. Une tentation folle d'en finir avec son existence de miséreux lui montait au cerveau ; il ne se sentait plus la force de continuer plus longtemps cette lutte si âpre pour la vie.

Entièrement dominé par cette exaltation fiévreuse, il ne songeait ni à sa femme qui l'attendait anxieuse dans sa mansarde, ni à ses enfants dont il devait être le soutien, ni au jugement du Dieu devant lequel il paraîtrait pour rendre compte de ses actions en franchissant le seuil de l'éternité : l'eau lui semblait pleine d'attirance ; et avant que personne eût pu deviner le sombre drame qui s'agitait en lui, il se pencha sur le bord du parapet et se laissa tomber dans le vide. Un bruit sourd se fit entendre, les eaux s'entr'ouvrirent sous le poids de son corps et se refermèrent aussitôt dans un bouillonnement.

— Au secours ! au secours ! un homme à l'eau !

Pendant que ce cri, poussé avec force par un gardien de la paix, se répétait par les passants en volant de bouche en bouche, le visage convulsé du bijoutier reparut à la surface du fleuve, s'enfonça de nouveau, reparut encore ainsi que les bras qui s'agitaient désespérément, puis s'enfonça pour ne plus reparaître.

Des ouvriers, quittant le travail pour prendre le repas du midi, sortaient en foule d'une usine du voisinage ; deux d'entre eux se déshabillèrent en toute hâte et se jetèrent à la nage, en plongeant, guidés par les indications du gardien resté sur la berge. Enfin l'un de ces courageux sauveteurs réussit à saisir le noyé par les cheveux, et aidé de son camarade ils purent gagner le canot de sauvetage qui, à force de rames, s'avançait vers eux, juste à temps pour recevoir le corps inanimé sous le poids duquel ils se sentaient succomber.

III

Pour la dixième fois peut-être, Yvonne, dévorée d'inquiétude devant la longue absence de son mari, ouvrait la porte de sa mansarde, se penchait sur la cage de l'escalier et prêtait l'oreille, espérant toujours entendre le bruit familier des pas de Pierre, lorsqu'un mouvement insolite dans l'escalier et le son des voix de ceux qui rapportaient le noyé, vinrent la frapper au cœur.

L'ascension de ces cinq étages, sur des marches étroites et hautes, fut aussi lente que difficile.

Enfin le convoi s'arrêta sur le palier, à l'entrée du couloir. L'un des porteurs se détacha du groupe, se dirigeant vers la porte qu'Yvonne venait de refermer. La jeune femme ouvrant, se trouva en face d'un agent de la sûreté. Il se découvrit :

— Madame Lenorcy ?

— Monsieur ?...

Instinctivement elle avait joint les mains et demeurait tremblante et sans voix, sa gorge se refusant à laisser passer un son. Le regard seul interrogeait.

Devant cette femme dont le visage très jeune encore, émacié par les privations, exprimait une si vive anxiété, l'agent s'inclina avec autant de compassion que de respect.

— Il est arrivé malheur à mon mari ?... articula-t-elle enfin.

— Rassurez-vous et tâchez de vous remettre, madame ; votre mari n'a pas moins besoin de votre courage que de vos soins.

— Qu'y a-t-il ? dites-le moi, je vous en prie, je veux le savoir.

— Il y a... qu'en s'appuyant sur le parapet des quais, M. Lenorcy a perdu plante et est tombé à l'eau.

— Oh ! mon Dieu !... interrompit-elle en pâlissant affreusement.

— On a heureusement pu le retirer presque immédiatement, reprit bien vite l'agent.

Elle tourna vers le messager de cette terrible nouvelle, des yeux dilatés par l'angoisse, et très courageusement :

— Je vous en prie, monsieur, conduisez-moi de suite vers lui, je veux le voir, je veux le sauver ! dit-elle.

— Il est à quelques pas ; votre adresse, trouvée sur une lettre dont votre mari était porteur, nous a permis de vous le ramener. Préparez vite ce qui est nécessaire, on me suit.

En un instant, Yvonne mit au lit l'unique paire de draps de rechange, ralluma le feu qu'elle venait d'éteindre par économie et courut à la porte à laquelle arrivait au même instant le lugubre convoi.

Le noyé ne donnait plus aucun signe de vie ; au premier aspect, on eût dit un cadavre. Cependant, bien que très faiblement, il respirait encore. Yvonne étouffa les sanglots qui lui montaient à la gorge, ce n'était pas le moment de s'abandonner à la douleur. Se maîtrisant avec l'énergie du dévouement, elle donna au pauvre moribond les soins les plus intelligents et les plus pressés, dans l'attente du médecin de quartier qu'une obligeante voisine était allée prévenir, tandis qu'une autre, à la prière de la jeune femme, courait chercher un prêtre.

— L'état est des plus grave, je ne puis vous le dissimuler ! dit le médecin. La fièvre cérébrale, dont le premier accès sans doute a provoqué la chute, se complique d'une pneumonie double ; le danger est imminent...

Avec l'absolution in-extremis donnée au mourant, le prêtre apporta le secours de ses prières et des réconfortantes consolations que seule peut donner la Sainte Eglise.

Ému aux larmes du dénûment dans lequel il trouvait cette pauvre famille, il laissa le contenu de sa modeste bourse pour parer aux dépenses les plus urgentes, et s'éloigna en promettant de revenir le lendemain.

Peu à peu, tous ceux qui avaient été amenés là par l'accident arrivé au chef de famille s'étaient retirés ; la petite Denise, dont personne n'avait songé à s'occuper dans le désarroi causé par ce triste événement, s'était endormie dans un coin de la chambre, en berçant silencieusement sa poupée. Gauthier se multipliait pour faire les commissions nécessaires, pendant que sa mère continuait les frictions, heureuse de constater que le corps perdait un peu de sa rigidité, et qu'avec la souplesse y revenait la chaleur.

Pierre vivait encore, donc elle le sauverait !

(à suivre)

CHOCOLAT D'AIGUEBELLE
CACAO D'AIGUEBELLE
Dépôt : 74 bis, rue Nationale, LILLE

Le gérant : Ch VERIN
Imp. *Croix du Nord*, 15, r. d'Angleterre, Lille.